

Apparemment
Il n'y a plus de temps
Vraiment
Il n'y a plus
Tout ce qu'on appelait le « Temps »
« Le temps »
Et maintenant oui
Manifestement
Il n'y a plus
A plus
du

Tout
morceau de temps !

Plus de lumière plus de temps
de terme plus de temps plus
rien la nuit n'a pas tombé
apparemment il n'y a plus
de ce qui produisait le temps

La fenêtre fermée en plein été sous
ton regard le mien nous ne sommes
pas les habitants des toits les seuls
à y vivre nous y passons je me dé-

sole tache de toi courage enfin
labre des pans entiers tombent
ce n'est encore là ce n'est pas
là l'obscurité là le repos ou là

je t'ai connu connue je ne te re-
çois plus chez moi je ne suis plus
chez moi je vis sur les toits dé-
sormais structurées tuilée comme

(je regarde) un bandit (pleure) un
amant ment (je cherche) une vestale
(tisse) Pénélope-du-vide sans per-
versité (cep-tion) comme un toit

Depuis la fenêtre, on voit la rue qui fait face à l'immeuble, si fortement inclinée que l'on est saisi d'une impression de vertige à la regarder avec ses files de voitures alignées des deux côtés de la chaussée, dont on se demande par quel miracle elles ne se précipitent pas contre le bâtiment au deuxième étage duquel on observe inquiet la rue, alors que les voitures qui font face à la fenêtre restent immobiles et, vraisemblablement, devraient le rester longtemps puisque aucun incident de ce type n'a été signalé, à ma connaissance, qui ne serait dû à une négligence du conducteur.

De toutes façons, personne, dans la rue, ne semble avoir conscience du danger qu'il pourrait y avoir à demeurer ici ; et c'est pourquoi il n'y a pas de danger. Si une voiture descend la rue, c'est lentement, comme si la prudence du conducteur était feinte puisque le calme des gens montre bien qu'en dépit des apparences (qui indiquent que, la rue étant extrêmement penchée, une catastrophe, telle qu'une chute collective, pourrait se produire), il n'y a pas de danger et que, en conséquence, il n'y a pas à se montrer prudent, à moins de vouloir faire une plaisanterie : une plaisanterie que l'on destine forcément à quelqu'un, en l'occurrence à une personne postée à la fenêtre au deuxième étage de l'immeuble qui fait face à la rue que l'on descend en voiture à ce moment, cette personne qui n'est pas à la fenêtre la plus exposée de la police (celle qui fait exactement face à la rue) mais qui s'est assise au bureau placé juste devant l'autre fenêtre, aux rideaux baissés, la fenêtre de gauche d'où, pense-t-elle, on ne la verra pas.

De cette rue proviennent aussi des clameurs que l'on perçoit très clairement (sans doute parce que la fenêtre la plus exposée de l'appartement est restée ouverte) et même d'autant plus clairement que ces clameurs, à cette heure (il va être neuf heures du soir) se font rares et qu'on peut entendre chacune d'elles distinctement. Si l'on regarde au-dehors à ce moment, on aperçoit deux femmes discutant sur le trottoir d'en face, devant la vitrine de la boulangerie ou un groupe de jeunes dont les membres

s'interpellent bruyamment. Certains passants sont seuls ou silencieux aussi et l'on peut encore être spectateur de scènes telles que la rencontre, due probablement au hasard, de deux personnes par exemple, dont l'une sortirait du bar situé entre l'épicerie du quartier et la boulangerie, au sigle futuriste qui donnerait presque à penser qu'il s'agit d'un bar de renom ou, du moins, que des animations extravagantes y sont données, ce qui n'est sans doute pas le cas puisque la devanture du café, vue du rez-de-chaussée, est très banale, avec sa petite terrasse composée de quelques tables rondes entourées de chaises de plastique, ses grandes vitrines extérieures qui, vues d'une certaine distance, ne montrent rien de l'intérieur du bar qui est dans la pénombre mais reflète seulement le visage et l'environnement de celui qui observe, le panneau d'affichage des tarifs des consommations, le même que l'on trouve dans n'importe quel autre café, avec un bandeau orange au-dessus de la liste des boissons servies ici mais qui sont les mêmes que là-bas, au-dessus de la grille où sont indiqués les tarifs, dont l'inscription au feutre noir est à-demi effacée.

Entre le café, la boulangerie et l'épicerie qui reste ouverte tard le soir, il y a la rue qui fait face à l'immeuble d'où on peut l'observer le plus distinctement ; d'où, si l'on s'y exerçait, on pourrait voir tout ce qui se passe à n'importe quel instant du jour jusqu'au bout de la rue. Seuls trois arbres, disposés irrégulièrement tout le long de la rue (et dont le dernier, celui qui est situé tout au bout de la rue, est aussi le plus touffu), empêchent le regard d'observer sans difficulté l'ensemble des événements qui ont leur lieu ici (à moins que ces arbres, pour permanents qu'ils semblent, ne constituent en eux-mêmes un événement qui engloberait tout ce qu'ils ne permettent pas de voir). Encore peut-on, en se penchant à la fenêtre la mieux exposée de l'appartement sur lequel débouche sans détour la rue que l'on observe, aisément deviner, s'il y a du monde ou quelque chose qui se transforme, créant, sans nécessairement l'aide d'aucune conscience de soi, l'événement, ce qui se passe, mais pas dans le détail, bien sûr. On prend simplement conscience de la nature du phénomène en cours.

Beaucoup plus près, il y a un hôtel, dont l'enseigne lumineuse verticale, allumée en permanence, est la seule enseigne de toute

la rue. Et c'est un peu comme si elle valait pour toute la rue,
comme si ce n'était pas simplement le bâtiment [...]

La pluie ah ! la grisaille
On nous indique une sinistre vieille humeur
Des gens qui, déçus du printemps,
Vont s'enfermer dans un café
Et commandent des boissons chaudes
D'heure en heure
Pour oublier le mauvais temps ah ! la grisaille
Célèbrent leur puissance
Sur nos esprits transformés
Des décisions seront prises
D'autres ne seront pas
Des scènes seront graves
D'autres seront moins joyeuses
Que prévu
Sont-ils heureux les amoureux
Qui chantent sous la pluie ô et sous
La grisaille ?

Chemin, je suis le souffle
le vent me porte

la saison nous irradie
l'aplomb des voix qui marchent

puis, tout s'éteint
la pluie

et des pas seraient plus pressés -
dévisagés, ils heurtent

en une chute peu vertigineuse
à regarder passer les jours -

Une charpente de bois
Charpente aux sept poutres
L'une apparentée aux cinq
Bustes aux sept mains
Qui ornent les coins sombres
de la pièce

Parle de leurs mains
Qui travaillent aux cinq coins
Simultanément
Et grandissent le lieu
Aux fenêtres sept
Yeux les regardent faire

L'enfer est un citron
un citron énorme au centre d'une plaine
accessible à la vue et jamais au toucher
outrageusement rond
légèrement surélevé et immobile comme un dolmen
sous un ciel clair mais nuageux, sous un vent léger mais constant
qui baigne dans une lumière neutre, jamais changeante, toujours
égale
et dont les hémisphères se répartissent inéquitablement la ligne
d'horizon
un morceau de citron au ciel
un autre plus gros à la terre
mais sans en joindre aucun
l'enfer est intouchable,
accessible à la vue et jamais au regard

Nous
ne voyons rien
c'est

notre espace de mobilité
une parole libre et inchangée
on ne voit rien

On On
ne (on ne)
Voit . ne
Rien c'est
Ici c'est
(on qui) (ne) non
voir (voit) rien

.
un point... (on ne voit pas grand-chose)

Je rêve peu
Je vous dis que je rêve peu
Je leur affirme que je vous ai dit que je rêve peu
Je leur dis que je rêve peu
Je vous rappellerai ensuite que je vous ai déjà que je rêve peu
Pour vous faire savoir que je leur ai dit à eux aussi
Que je rêve peu
Pour vous le redire
Et le leur répéter
Et pour que le répétant, je puisse
Je puisse parvenir à stabiliser un tant soit peu notre situation
Et pour que je puisse transmettre
Alternativement
Ce que je vous ai dit et que je leur ai dit
Aussi et dont je voudrais faire part
A tout un chacun ici
Bas, à tous aussi, leur dire
Et faire savoir que je le leur ai dit